

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.
VOL. XV. PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 21 DECEMBRE, 1878. NO. 8.

Le LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques.
PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA
Paroisse St. Jacques,
Convent P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.
Abonnement:
\$5.00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.
PREX DES ANNONCES:
Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... \$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.
Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchou-pitoulas St., No. 15.
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Just Combes, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.
Nouvelle-Ibérie:—
Vacherie:—Morris Feltel.

INHUMATION —ET— CREMATION.

I.
Locke a dit: *Définissez les termes.* Et l'anglais Locke fut un grand philosophe, plus grand que Malebranche et l'égal de Descartes. Mais ce n'est peut-être pas là un titre pour tout le monde, et la science, l'indépendance et la vertu, même en ce siècle, même en Amérique, et même ailleurs, n'ont pas le mérite de plaire à tous les hommes. Il est encore des lieux obscurs, peu bannis de Dieu et de la lumière, où la philosophie est considérée comme une abomination, où les philosophes passent pour d'affreux scélérats, où la calomnie, noire et laide, misérable et méprisante, assassine tout doucement et tout charitablement les esprits fiers, les penseurs indépendants et les hommes libres qui ne veulent point humilier leur conscience devant celle des autres et soumettre leur raison aux symboles de leurs voisins. La raison est si criminelle! Il est si bon de n'en point avoir! La raison est le présent le plus funeste que Dieu ait fait à l'espèce humaine. Cependant, s'il est encore dans le monde et dans ce siècle, qui est le dix-neuvième de l'ère chrétienne, quelques hommes fanatiques ou quelques naïfs superstitieux tout disposés à persécuter les gens pour leurs croyances, à les proscrire pour leurs doctrines, voire même à les brûler un peu pour leur prouver qu'ils ont tort, car la prison, la persécution et le bûcher ont une certaine valeur d'argument, et ces deux moyens de persuasion et de salut ne sont pas historiquement loin de nous, nous sommes heureux et fier de déclarer que de tels fanatiques et de semblables superstitieux, devenant de plus en plus rares dans le monde, subsistent malgré eux l'influence de la civilisation et de la justice, à moins qu'il ne fassent personnellement trafic et métier de superstition et de fanatisme, ne se trouvent ni à St. Jacques, ni en Louisiane, ni en Amérique. Si vous voulez en trouver quelques uns, il faut traverser les mers. Très rares en France, un peu plus nombreux en Espagne, disparaissant d'Italie, disparus d'Angleterre, ils sont respectables en Turquie. La Chine, grâce à Confucius, ne les a point connus. Mais si quelqu'un d'entre eux venait chanter sa chanson chez nous, ou lui rirait très joyeusement au nez. Car l'air de cette chanson est vraiment singulier. Formidable aux temps sombres, épouvantable aux heures d'ignorance, diabolique aux pays de la servitude et de l'abaissement, il est tout simplement ridicule aujourd'hui. Il lui fallait les voix de basse taille de l'Inquisition espagnole et les ténébreux caveaux du moyen âge. Une voix de fausset ne convient pas. Les petits enfants en rient. Et ne sommes-nous point l'Amérique, c'est-à-dire la démocratie, la liberté, le droit souverain de

penser, de croire, de prier et d'adorer selon sa conscience?
II.
Locke fut donc un grand philosophe, et il a mérité le nom de sage par ses vertus et sa modération. N'est-ce pas même lui qui rédigea en 1696 la constitution de la Caroline?
Que s'il a combattu et renversé l'hypothèse des idées innées, il faut l'en remercier.
Mais quand il disait aux gens de scolastique et autres: *Définissez les termes*,—il parlait en homme raisonnable.
L'esprit humain s'est trop longtemps égaré et perdu dans l'obscurité des mots, trop longtemps les hommes se sont contentés de termes indéfinis et inexplicables, et nous ne savons pas même si l'absurdité de certaines croyances n'est pas due aux expressions d'une langue ainsi si peu claire que la cabale ou l'astrologie judiciaire.
Et cependant si vous voulez que la pensée soit nette, le principe évident et la foi certaine, il faut assurément que le terme, qui en est l'expression ou le verbe, n'ait ni double sens, ni ténacité, si le mot est obscur, est mal choisi, à plusieurs sens, fait ombre au lieu de faire lumière, manque de l'évidence et de la clarté nécessaires, vous ne savez rien, votre croyance est confuse, et vos raisonnements ne rencontrent la raison qu'accidentellement et par hasard.
Or, philosophes, savants, scolastiques ou autres, *définissez les termes.* Si vous ne le faites point, le peuple ne vous comprendra pas, et vous ne vous comprenez point vous-mêmes. Vous prendrez, vous aussi, le Pirée pour un homme.
C'est donc pour obéir au sage conseil du philosophe anglais Locke, l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, que nous tâcherons de définir les deux mots qui sont le titre et le sujet de cet article.
Commençons par les mots *inhumation*.
Il dérive des mots latins *in* dans, et *humare*, enterrer. *Humare* vient du substantif *humus*, qui signifie terre, sol. La langue française, du reste, a conservé le mot *humus*, qui est la couche la plus extérieure de la terre.
Et chacun sait que inhumer veut dire enterrer, mettre en terre, recouvrir de terre, &c. Mais chacun doit savoir aussi que l'inhumation est antique, et que les Romains eux-mêmes l'auraient point existé sans la chose. Seulement, les dits Romains, qui avaient une police et des édiles, et qui n'avaient point atteint un haut degré de civilisation pour ne rien entendre aux choses de la vie et de la mort, ne permettaient point l'inhumation dans les maisons, dans les temples et dans les villes. Leurs et métiers se trouvaient en dehors des cités.
Ils avaient aussi la crémation grecque.
Mais pourquoi les Romains, aussi pieux que nous à l'endroit des morts, les brûlaient-ils ou n'en permettaient-ils point l'inhumation dans Rome?
Il est presque naïf de demander pourquoi, et il est cependant nécessaire d'y répondre directement ou indirectement, puisque, hier encore, nous enterrions certains personnages dans les églises, et qu'aujourd'hui même le champ du repos et des morts est au centre de la plupart des villes du monde.
III.
En Louisiane comme ailleurs, comme partout, il y a deux sortes d'inhumation.
Il y a celle des riches, qui sont le petit nombre, et celle des pauvres, qui sont le grand nombre.
Celle des riches se fait pompeusement. On n'est pas riche pour avoir des funérailles ordinaires. La mort elle-même n'affirme pas absolument l'égalité, et l'orgueil trouve encore à s'affirmer dans les funérailles, dans les cérémonies religieuses et dans les tombes.
Avec l'argent, qui est le sonneret des rois eux-mêmes et des infatigables, on peut tout avoir, et l'enterrement de première classe est l'enterrement le mieux payé. Que vous ayez été quelque chose ou pas grand chose dans votre vie, si vos héritiers veulent dépenser l'argent nécessaire, les cloches sonneront lugubrement, les tentures noires couvriront les murs du temple, le catafalque sera superbe, des milliers de cierges éclaireront la cérémonie, et les chants seront nombreux et magnifiques. Des chanteurs d'Opéra, hier excommuniés, uniront au besoin leurs voix mécaniques aux voix saintes des prêtres. Tout sera pompeux et glorieux. Ce sera, comme on dit d'ordinaire, un bel enterrement. Quelle musique! Ne prononcera-t-on pas même l'éloge du défunt? Et puis, pour terminer la

splendide cérémonie, la cérémonie de première classe, on enverra le mort dans un petit monument de brique, de grès ou de marbre.
En vérité, Salomon, le roi des rois, avait bien raison de dire: Vanité des vanités, tout n'est que vanité!
Mais un tel enterrement n'en est pas précisément un. Ce n'est pas dans la terre qu'on ensevelit l'homme. Vous ne pourriez point dans le sol humide, mais dans le marbre, et votre tombe, soignée d'abord et négligée ensuite, dit vos noms, vos titres et vos vertus. L'épithète, à la rigueur, se fait latine. Les langues mortes conviennent aux morts.
L'inhumation véritable est l'inhumation du pauvre. Le pauvre est bien celui qu'on foure en terre sans grande cérémonie, on que l'on jette au trou sans luxe de cierges, de chants et de prières.
Jeter au trou est sa véritable chose, et nous pouvons parler des trous ou des fosses de la Louisiane. Car les trous de la Louisiane ne sont pas absolument comme les autres. C'est surtout dans les années d'épidémie, alors qu'il faut creuser à la hâte et en fouir de même, que la différence est grande. Au reste, dans ces années d'épidémie, volontiers fréquentes et terribles, le tombeau passe, ramasse et jette au trou commun. Un, deux tois, quatre et dix! C'est pénible. Les fosses sont quelquefois rares. Quant à la fosse où vont pourrir ces hommes et ces femmes, n'est-elle même recouverte de chaux nécessaire et corrosive?
On n'y pense pas toujours.
On ne pense pas à tout aux heures de panique et de deuil.
IV.
Examinons le trou où l'on jette l'homme pauvre, la femme pauvre et l'enfant pauvre.
Le fossoyeur, sans doute, le creuse convenablement et touche le prix. Il gagne bien son argent.
Mais vous savez que notre sol est bas, humide et marécageux. A trois pieds, à quatre au plus, l'eau vient. Il faut la vider et la vider jusqu'à l'arrivée du cercueil. Mais il serait plus convenable de dire que vous descendez le cercueil dans l'eau que dans la terre.
Triste spectacle, et douloureux! Mais croyez bien que les assistants, des pères, des frères et des amis, attendant le cercueil tomber à l'eau et dans la boue, sont profondément émus et navrés. Il n'est pas absolument besoin d'être riche pour avoir du cœur, pour aimer et pour pleurer. Il y a peut-être plus de larmes vraies à l'enterrement des pauvres qu'à celui des riches. A coup sûr, comme à Londres, vous n'y trouvez point de pleureurs payés. Il y a nombre de pauvres qui ne laissent point derrière eux assez d'argent pour la triste et dernière cérémonie, qui coûte toujours un peu, même quand elle est de troisième classe. Mais disons que les riches sont rares. Il y en a cependant. Qu'importe! La terre, notre mère commune, nous reçoit tous, et croyez bien que nos juges ne sont pas sur la terre, mais au ciel. Dieu est grand, bon et juste. Et si nous ne craignons point de faire de la philosophie, comme on nous en accuse souvent, nous dirions que ce Dieu de clémence et de justice, de puissance et d'éternité, auquel nous croyons fermement, quoiqu'en jappent quelques vils calomnieux, ne vous jette point d'après les cloches en branle, les cierges brûlés, les prières dites, les chants, les tentures, les promesses et les restes, mais bien d'après les œuvres. Il lui importe peu que votre tombe soit en brique, en grès ou en marbre. Il permet aux dieux d'oraisons funèbres de mentir, et la pierre n'est point responsable pour les inscriptions qu'on y grave souvent avec plus de vanité que vérité. L'âme, au demeurant, ne reste point dans la fosse, dans le trou ou dans la tombe. Immortelle, immatérielle et invisible, elle n'est pas l'esclave du corps périssable et corrompible. Dieu lui-même, dont elle est une part, comme un souffle, lui réserve dans l'éternité et dans l'infini des destinées qui n'ont rien de terrestre et de corporel. Car notre petit monde, si plein de misères, de vanités et de mensonges, où nos juges sont si faillibles et souvent si misérables, n'est pas tout. Est-il même grand chose dans l'univers, et si le soleil s'éteignait pendant huit jours, que deviendraient les Grands, les Puissants et les Eminents?
Soyons humbles.
Mais croyons aussi que notre âme, âme de pape ou de pâtre, est immortelle.
V.
C'est donc en un sol humide, sous quatre ou cinq pieds de terre consacrée, avec cérémonie religieuse ou sans cérémonie, que l'on ensevelit les

pauvres de ce monde.
Et cela se nomme inhumation.
Quant au cimetière, il se trouve ordinairement à la porte des villes, dans les villes elle-mêmes. Car la cité grandit souvent et englobe le cimetière.
Au village, selon une pieuse coutume, le champ du repos est communément voisin de l'église, et l'église est très rarement isolée. La prison, le tribunal, l'école, la boutique et le café se groupent près du temple.
Mais dans nos campagnes, quand le cimetière n'a pas un gardien—et il n'en a pas toujours un—il arrive quelquefois aux cochons voraces de fouiller les fosses peu profondes et de profaner l'asile de la mort. Ce qui est une grande indignité. Car s'il y a peut-être vanité dans les tombes de marbre, surtout dans les inscriptions qu'on y grave, il ne faut pas que les restes de nos pères, de nos mères, de nos femmes, de nos filles et de nos sœurs, qui ont été des créatures de Dieu, soient la proie des bêtes immondes. Tous les temps et tous les peuples ont respecté la pensée sacrée des morts. C'est même de ce respect, qui est une foi profonde et générale, que nous dégageons nos croyances religieuses les plus élevées et notre spiritualisme le plus consolant. Ceux qui ne sont plus, grâce à lui, sont encore, et tout ce qui reste d'eux, poussière visible, brin d'herbe ou fleur, nous entretient dans une pensée d'immortalité et dans un culte touchant. Est-ce que leur destinée n'est point notre destinée? Est-ce que les vivants n'ont point rejoint les morts? Ne faut-il pas honorer leurs cendres pour avoir nos cendres honorées? Si la vie est une chose grave, la mort est une chose auguste. Et nous ne pouvons point, passant dans la demeure des morts, foulant aux pieds l'herbe ou la fleur des tombes, fussions-nous les étrangers d'un autre foi ou d'un autre monde, rire, railler ou siffler. C'est une mélancolique émotion qui nous est permise. Car nous passons comme à travers une atmosphère d'ombres invisibles et d'âmes, et nous ne devons point oublier que les silencieux d'aujourd'hui, poussière en voie de poussière, ont souri, ont aimé et ont parlé. Ils ont connu la vie. Ils ont été une intelligence et une conscience. Ils ont admiré les belles et splendides choses de Dieu et de la création. Et n'auraient-ils point, avant l'heure où la voix s'éteint, eu le cœur serré, où les yeux se ferment, rempli leur tâche sur la terre et servi Dieu dans ses lois et sa volonté? Il est des tannins encore frais, et le temps n'a pas nivelé toutes les fosses.
Aussi, gardiens de la demeure sainte, du champ sacré où le repos est éternel, songez les morts et veillez aux tombes. Il y a quelque chose de religieux dans votre devoir. Vous êtes les gardiens d'un précieux trésor, d'un trésor qui ne doit être ni volé ni profané. Et les *restes* deviennent nombreux en Amérique. On n'a pas encore retrouvé les restes de Stewart.
Quant à vous, curés du village ou du bourg, si vous entendez la nuit les cochons grogner au cimetière, levez-vous.
VI.
Passons à la crémation.
Mais définissons le terme, ainsi que le recommande Locke.
Le mot crémation vient du verbe latin *cremare*, qui signifie brûler et consumer.
La crémation est donc l'acte de brûler et de consumer un corps quelconque, de le réduire en cendre ou en poussière par le feu. Et nous savons que les Grecs d'abord, et les Romains ensuite, élevaient des bûchers, brûlaient leurs morts et en recueillait pieusement les cendres dans des urnes funéraires. Vous gardez ces urnes funéraires dans votre maison, et vous êtes respectueux à ces cendres. Voyageur, quittant votre patrie pour une autre patrie, vous emportez avec vous les restes de vos aïeux. Ces restes avaient place à côté des larcs domestiques et des dieux pénates. Ne les confondiez-vous même pas dans un même culte et un même respect? Mais, à coup sûr, vous ne voyiez aucune profanation dans le bûcher, et le feu, ce purificateur suprême, vous permettait de recueillir des morts tout ce qu'on peut matériellement en recueillir: la cendre.
Et nous savons que le bûcher ne fut pas moins antique que religieux. L'Asie le connaît avant la Grèce. Abraham, de par l'ordre de Dieu, faillit tuer et brûler Isaac. L'holo-causte—*olos*, tout, *kaïd*, brûler—ne fut nullement inconnu des Juifs, et la victime était entièrement consumée.
Mais le plus haut bûcher de l'antiquité, celui dont la flamme monta le plus haut, et qui fut une crémation superbe dans le monde héroïque, est le bûcher d'Hercule. Ne le

connaissez-vous point, gens et bourgeois de St. Jacques?
Hercule était vieux. Il avait étouffé le lion de Némée, tué le sanglier et l'hydre, dompté le taureau de Crète et les chevaux de Diomède, volé les bœufs de Géryon et les oranges des Hespérides, nettoyé les écuries d'Augias, défait les Amazones, arraché l'oreille à Cerbère, détaché Prométhée, pria Troie et Pylus, séparé les montagnes de Calpe et d'Athya,—toutes choses merveilleuses et que peu d'entre vous seraient capables de faire, bien que nous ayons d'ordinaire une fort bonne opinion de nous-mêmes—et il se sentait naturellement fatigué. Les héros, comme les hommes et les dieux, vieillissent. Au reste, sa femme Déjanire, jalouse et vieille, lui avait envoyé une magnifique tunique trempée dans le sang d'un centaure, et cette robe lui dévorait la peau. Une véritable gale! Pas moyen d'arracher la tunique. Hercule souffrait comme un damné et hurlait en conséquence. Que faire? Comment échapper à la torture? C'est alors que le héros antique, incapable de supporter plus longtemps les tourments qui auraient fait hurler Jupiter lui-même, éleva un immense bûcher sur mont Oeta, y mit le feu et se brûla. On dit que Philoctète, son ami, recueillit ses cendres.
Les anciens enrent le cuite du feu. Mais on n'aurait cependant pas dû trouver là une raison suffisante pour brûler 2745 avant l'hérésie Jean Huss. Et l'Espagne, aux temps de l'Inquisition, abusa peut-être un peu trop de la crémation antique.
VII.
Les Grecs, en brûlant leurs morts, rendaient certainement un culte au feu.
Le feu fut sacré pour les anciens, et nous savons que tout l'Orient est son culte. On y voyait un principe générateur et moteur. On y voyait la vie. Il était la faculté créatrice de la Divinité, peut-être la Divinité. Le feu animait, éclairait et resplendissait. On n'était-il pas, qui ne le possédait point, et quelle chose aurait pu exister sans lui? Le soleil, son admirable et son adorable symbole, n'avait-il pas la sublime évidence qui remplit tous les yeux, et ses splendeurs divines et souveraines avaient-elles besoin de théorèmes et de démonstrations scientifiques, philosophiques ou théologiques? Ouvrir les yeux suffisait. L'âme contenait toutes les preuves.
On trouvait le feu dans les entrailles de la terre. C'était l'élément infini. Prométhée, en le dérobant aux dieux jaloux, avait dérobé l'immortalité. C'était le principe de la vie et de la puissance, et l'homme lui devait toute science et tout progrès.
Mais si les Grecs du temps de Solon ou du temps de Périclès, déjà philosophes, revenaient parmi nous et venaient notre siècle, en croiraient-ils véritablement leurs yeux? Car le feu, depuis eux, leurs bûchers et leurs funérailles, a fait bien des miracles. Que dirait la tréme des Argonautes devant le pyroscopie moderne? A quoi servirait la bravoure d'Achille devant une simple pièce de campagne? Et Platon, qui fut cependant un grand rêveur, aurait-il assez d'admiration pour la lumière électrique qui supprime la nuit?
Mais si les Grecs eurent tort d'être panthéistes,—ce qui n'est pas du tout du matérialisme—il ne nous convient pas de les blâmer d'avoir accordé au feu, qu'ils nommaient *pur*, une vertu suprême d'action, de motion et de purification.
Les étymologistes sont parfois singuliers, et le besoin d'affirmer leur science les rend souvent ridicules; mais si nous n'aspirons point à l'honneur de passer pour étymologiste et pour savant, nous n'en dirons pas moins que le mot *pur*, sans tâche, sans souillure, sans corruption, en latin *purus*, vient du mot grec *pur*, qui signifie feu. Et si Israël, fut le premier et le plus éloquent des quatre grands prophètes, ce n'est pas parce qu'il vécut 130 ans, ni parce qu'il fit reculer l'ombre du soleil de dix degrés sur le cadran d'Achaz,—ce qui n'est cependant pas tout à fait naturel—mais bien parce qu'un charbon de feu lui purifia la langue. Et c'est sur un char de feu qu'il monta dans les cieux.
Après tout, s'il faut en croire Priestly, Lavoisier et d'autres savants modernes, qui en sarent plus que Platon et qu'Aristote, le feu ne serait point un élément, ne serait point un corps, ne serait pas une substance, et serait l'effet complexe de combinaisons et de mouvements. Sa définition n'est pas facile.
Qu'importe? Il purifie.
VIII.
Oui, le feu purifie.

Et nous voulions en venir là.
C'est une question fort importante au lendemain d'une épidémie et à la veille d'une épidémie. Car nous sommes toujours entre deux épidémies, quand nous ne sommes point dedans. L'hiver, l'épidémie dort, comme le serpent ou le caïman.
Mais si la *Commission Homéopathique* de la Nouvelle-Orléans ne nous prouve pas d'une façon satisfaisante que le manque d'osone dans l'air est la cause première de la fièvre jaune, elle nous suggère au moins un excellent moyen de salubrité publique.
Elle parle de crémation.
En effet, y a-t-il sagesse à entasser des immondices, des débris de tout genre et des débris de toute nature, dans le voisinage des villes? A la saison des chaleurs, quand il se fait dans l'air une singulière combinaison de tous les miasmes, que va-t-il donc sortir de votre tas d'ordures et de pourritures? Etes-vous bien sûr que vous ne les respirez pas dans l'air, que vous ne les boirez pas dans l'eau et que vous ne les mangerez point dans vos aliments? Croyez à la puissance des milleux. Le milieu physique, comme le milieu moral, est une loi. Personne n'y échappe, pas même le plus fort. Alors, sâles sâles, préservez-vous intelligents, pourquoi ne brûleriez-vous point vos ordures et vos immondices? Est-il donc absolument nécessaire que Job reste sur son fumier?
Mais si vous ne reculez point devant une chose qui n'a pas eu d'âme, qui fut un végétal ou un animal, pourquoi reculeriez-vous devant la crémation et devant la femme Paris y ajouta songé. Londres y songe, et ce siècle résonne peut-être le problème. Au reste, la crémation est-elle plus une profanation que l'inhumation elle-même? Est-ce que le sacro-sacré perdrait ses droits, et la cérémonie religieuse ses enseignements? Selon la foi la plus orthodoxe, d'accord avec l'église, et tous ses pères, la mort est la séparation de l'âme et du corps. L'âme part, le corps reste. L'âme est immortelle, le corps est mortel. Et ce corps retourne à la terre, *quia pulvis est*. Les vers s'en emparent. Et s'il pensait et souffrait encore, il aurait le droit de nous demander pourquoi nous l'avons ainsi livré aux vers. Mais si nous pouvions le voir dans sa décomposition, nous aurions horreur. O beauté, que deviens-tu? O couleurs et fraîcheurs, qu'étes-vous devenues? Les grands yeux bleus, pleins de lumière et d'amour, où le ciel avait un reflet, sont aux larves. Ne pourrait-on pas dire aussi que les morts, ainsi enterrés, ainsi décomposés, nous jetant leur miasme et leurs malédictions, nous reprochent notre ignorance et notre culte malentendu?
Mais la crémation n'est pas une profanation.
L'une funéraire, dans la maison, dans le temple ou au lieu consacré, peut aussi bien que la fosse témoigner nos respects, nos regrets et notre pitié. Quant à la crémation, si vous la voulez, si vous tenez aux rites, en quoi manquerait-elle de religion et de bénédictions?
On bénit les urnes et l'on peut prier et pleurer près d'elles.
Quand l'heure de Josaphat sonnera, les corps se retrouveront bien par la volonté de Dieu.
FRANCE ET ROY.
Tous les hommes ne pensent pas de la même façon, et il est peut-être bon qu'il en soit ainsi.
Mais nous voyons dans un journal de France que le contre-amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire, président l'autre jour la séance d'ouverture du cours d'astronomie populaire de M. Joseph Vinot, a prononcé les paroles suivantes:
"Les âmes naïves, qui ont besoin de miracles pour étayer leur foi religieuse, en trouveront de bien autrement grands et puissants dans les merveilles de la voûte céleste que dans toutes les légendes dont on a bercé leur enfance, au dans les grossières superstitions qu'on ose encore chaque jour offrir à l'aveugle crédulité des populations ignorantes."
Très l'expression *voûte céleste* n'est guère astronomique. Il n'y a pas de voûte de ce nom.
Quoiqu'il en soit, et pensant qu'un Bourbon peut se tromper aussi bien qu'un amiral, nous lisons cette mirifique phrase dans la lettre de Henri, Roy, au célèbre cuisinier et comte Albert de Mun:
"Pour que la France soit sauvée, il faut que Dieu y rentre en maître, et que j'y puisse régner en roi."
C'est très bien de la part du comte de Chambord, qui est aussi duc de Borteaux, de désirer que la Fran-